

Médée

de **Max Rouquette**
mise en scène **Jean-Louis Martinelli**



3_7 février 04

>>> attention **représentation supplémentaire**
le samedi 7 février

mardi, vendredi et samedi à 20h45
mercredi et jeudi à 19h00

théâtre de grammont

Montpellier

durée : **2h00**



Location-réservations

04 67 60 05 45
Opéra-Comédie

Tarifs hors abonnement

Général : 20 €
Réduit : Collégiens/lycéens/étudiants/ groupes : 12,50 €

Médée

de **Max Rouquette**
mise en scène **Jean-Louis Martinelli**
musique **Ray Lema**

scénographie **Gilles Taschet**
lumières **Marie Nicolas**
son **Philippe Cachia**
costumes **Patrick Dutertre**
coiffure maquillage **Françoise Chaumayrac**
collaboration artistique **Florence Bosson**
traduction des chœurs en Bambara **Habib Dembélé et Odile Sankara**

avec

Félicité Wouassi	Médée
Hamadou Sawadogo	Jason
Moussa Sanou	Créon
Bakary Konaté	Carnal
Léontine Ouedraogo	Salimonde

Ténin Dembélé	chœur 1
Adiaratou Diabaté	chœur 1
Fatimata Kouyaté	chœur 1
Haoua Diawara	chœur 2
Assetou Demba	chœur 2
Karidia Konaté	chœur 2
Blandine Yaméogo	la mère
Mamane Thiam	musicien

deux enfants (en alternance)

Spectacle créé en octobre 2003
au Théâtre de Nanterre-Amandiers

Production
Théâtre Nanterre-Amandiers

avec le soutien de
l'AFAA, Association Française d'Action Artistique – **Ministère des Affaires étrangères / Programme Afrique en créations,**
de l'AIF, l'Agence Intergouvernementale de la Francophonie,
et de la SPEDIDAM, Société de Perception et de Distribution des Droits des Artistes-Interprètes de la Musique et de la Danse.

avec le soutien
du **Centre Culturel Français Henri Matisse de Bobo-Dioulasso** et de son directeur **Laurent Bardou**
ainsi que de **Traces Théâtre** et de son directeur **Moussa Sanou**.

Une rencontre

avec l'équipe artistique est proposée
le **jeudi 5 février** à l'issue de la représentation.

En été 2001...

...Jean-Louis Martinelli s'est rendu au Burkina Faso pour diriger un stage avec des acteurs et chanteurs africains. La rencontre s'est faite autour de la pièce magnifique de Max Rouquette : **Médée**.

A toutes les époques écrivains et artistes se sont emparés de la légende de Médée et l'ont revisitée. A la fois sorcière, magicienne, femme meurtrie, torturée par la jalousie, mère infanticide, Médée est une figure complexe, héritière d'une civilisation archaïque et prodigieusement contemporaine par les passions qui la traversent.

Max Rouquette l'a bien compris lorsqu'il rêvait encore de sa pièce, à l'image exacte du théâtre qu'il imagine : « pierreux, brutal, dur, sans ornements, mais parfois avec l'ampleur du vent, de la chaleur, de l'air, du ciel, de la nuit ; et qui aurait pourtant les reflets et les significations de la vie, de ses tourments, des tempêtes, des songes et de la souffrance de tout homme, dans tous les temps. »

Un an après son premier voyage, Jean-Louis Martinelli a repris les fils de la légende de Médée, imprégné des images de cette Afrique avec laquelle il s'était confronté. Il a choisi de mettre en scène la pièce de Max Rouquette en mêlant théâtre, musique et chants : par quoi la tragédie grecque renoue, comme spectacle total, avec l'opéra qu'elle était en son temps.

Pour mettre en musique le texte de Rouquette, il fallait quelqu'un qui puisse faire résonner la tragédie de ses échos les plus lointains et l'inscrire à la fois dans le temps présent.

Ray Lema est un des très rares musiciens actuels à être à l'aise aussi bien avec la musique classique européenne que les rythmes traditionnels africains. Son éclectisme, la richesse de son inspiration font de lui un passeur idéal dans l'aventure de cette Médée africaine.

Extraits du journal de bord de Jean-Louis Martinelli

Il y a deux ans et demi, l'Association Française d'Action Artistique me faisait part qu'un collectif théâtral de Bobo-Dioulasso au Burkina-Faso souhaitait pouvoir travailler avec un metteur en scène français. Je ne connaissais absolument pas l'Afrique noire, en tout cas je n'y avais jamais séjourné mais l'histoire qui nous relie à ce continent me paraissait suffisamment chargée de questions pour éveiller mon désir d'aller y voir de plus près. Je n'avais aucune idée arrêtée sur la matière à explorer ensemble. Je me souvenais simplement des propos d'Heiner Müller écrivant qu'aujourd'hui les seuls qui pouvaient approcher au plus près le sentiment tragique étaient les peuples d'Afrique. Je pense aussi à ce magnifique texte de Pasolini **Le Père sauvage** qui raconte l'arrivée d'un instituteur italien idéaliste en Afrique, ses attentes, ses effets, ses déceptions.

[...] Je m'embarque donc pour Bobo-Dioulasso avec le texte de Médée de Max Rouquette que je viens de découvrir. Plusieurs points de concordance se font jour très rapidement entre cette tragédie et les acteurs de ce groupe. Tout d'abord qu'ils soient catholiques, musulmans, animistes, le lien au sacré est omniprésent et assez proche de ce qu'il pouvait être chez les grecs. Ici la présence des Dieux est réelle. [...]

[...] Les tragédies grecques adviennent en un temps et un lieu où s'invente la démocratie, passage d'un ordre politique ancien, archaïque à un nouvel ordre synonyme de modernité. Depuis un siècle l'Afrique vit un tel bouleversement.

La démocratie se cherche, les différents pays doivent se défaire de tyrans et la vie des peuples est marquée de nombreux conflits ethniques. Ainsi en va-t-il par exemple du sort réservé à nombre de Burkinabés séjournant en Côte d'Ivoire, suite à la mise en avant du concept « d'ivoirité » par le gouvernement de Laurent Gbagbo. Bon nombre de Burkinabés sont animés d'un réel sentiment de vengeance du fait des violences subies par « leurs frères » et une spirale de vengeance est amorcée, qui plus est vécue comme juste nécessaire. [...]

[...] Il semble qu'ici la parole du chœur, comme expression du voisinage ou de la cité, ait encore un sens alors que dans nos sociétés occidentales, atomisées, ayant perdu le sens de la communauté et de la solidarité, sa représentation en soit devenue impossible. [...]

[...] Médée est une pièce de femmes (Médée, la vieille nourrice, les femmes du chœur...). Les hommes se contentent de jouir du pouvoir et veulent y avoir accès comme Jason, fut-ce au prix de lâcheté et d'ingratitude. J'avoue qu'au Burkina, j'ai surtout été impressionné par les femmes qui, pour accéder à une forme d'autonomie développent une énergie considérable. [...]

[...] Le texte de Max Rouquette est composé de séquences « dramatiques » et de parties chorales (comme chez Euripide) auxquelles Rouquette donne le nom de psaumes qu'il souhaite voir chantés. Avec Ray Lema nous avons donc engagé un groupe de femmes de Bobo-Dioulasso. Un groupe de femmes griots (griottes donc) dont la fonction est d'intervenir lors des fêtes et de chanter les louanges des uns et des autres. Les textes des psaumes ont été traduits en Dioula et Ray a composé la musique de ces chants pour lesquels l'orchestration mêlera instruments traditionnels et contemporains. Tout comme Max Rouquette, Ray Lema revisite la tradition à partir du chœur de griots en faisant vibrer le rapport modernité-tradition. A l'archaïsme du texte de Rouquette d'ailleurs écrit en occitan, langue considérée comme mineure, fait écho pour ces représentations la singularité du Dioula, dialecte mis en voix par Ray Lema. [...]

[...] Point d'exotisme donc, pas d'anthropologie, simplement ici comme ailleurs mais sur une terre singulière, de l'archéologie théâtrale. [...]

Plus les répétitions avancent et plus je m'imprègne de ce pays et plus je ressens le texte de Max Rouquette comme lié à la terre d'Afrique. Cette impression est certainement due au fait que la poésie de Rouquette s'appuie sur une observation de la nature. Ces textes sont pleins de senteurs des plantes, des mouvements des astres... et ici le rapport à la nature est essentiel ; la survie des hommes en dépend (progression du Sahel, attente de la saison des pluies...).

Certes, un grand nombre de personnes vit aujourd'hui dans des grandes villes que sont Ouagadougou et Bobo mais la plupart sont originaires de villages d'agriculteurs et la langue de Rouquette est bel et bien celle des agriculteurs du Sud de la France, celle qu'enfant j'entendais de la bouche de ma grand-mère et que je qualifiais alors de patois. L'Occitan et ses images répondent au Dioula. Une langue plus archaïque que le français donc pour faire lien avec la Grèce Antique, et créer des images qui semblent avoir pris naissance en Afrique de l'Ouest.

Rouquette rêve d'une représentation dans un théâtre de plein air et « la pièce serait à l'image de ce théâtre, dans son esprit, pierreux, brutal, dur, sans ornement mais parfois avec l'ampleur du vent, de la chaleur, de l'air, du ciel, de la nuit, et aurait pourtant les reflets et les significations de la vie, de ses tourments, des tempêtes, des songes et de la souffrance de tout homme, dans tous les temps ». Les paysages entre Ouagadougou et Bobo obéissent au souci de l'auteur.

A propos de Médée

[...] Mais un rythme comme celui de Médée, il suffit qu'il soit à peine transposé, décapé de ses aspects d'antiquité et que, passé à notre époque, tout en conservant son éclat légendaire, il garde toujours son pouvoir dans l'âme populaire, pour pouvoir toucher directement l'esprit de notre peuple. D'autres l'ont fait ailleurs. Je le sais. Pour d'autres raisons qui ne sont pas les miennes.

Le chœur, je l'ai, lui aussi, détourné de son apparence grecque. En vérité, dans la société méridionale, le chœur antique est resté toujours vivant. Sur les placettes, à la gardette, devant le café, au bon de la nuit, le groupe des vieilles femmes est bien là pour commenter tout événement et le charger de cet écho que le peuple assemblé ajoute à toute chose personnelle.

Le maintenir, mais par fragments, de trois ou quatre personnes qui se répondent, ou qui nous donnent, sans se mêler, l'image de pensées différentes, cheminant de concert, sans s'entendre ni se comprendre.

Les vieilles, dans ce passage du mal, je les veux, comme est souvent, en vérité, l'opinion publique, quelque chose de malin, l'image de la vie lorsqu'elle en est venue à l'âge sans pitié, comme, et sans doute pourquoi, sans illusions. Avec seulement, par-ci, par-là, un tendre souvenir, un espoir aussi étrange ici qu'une fleur d'amandier sur l'écorce noire d'un vieil arbre tordu, et mort plus qu'aux trois quarts ; l'espoir que donne en vain, l'enfance, dans l'innocence de sa fleur.

C'est pourquoi je les vois avec des masques qui leur donneraient l'apparence de chouettes, hiboux, grands ducs ou effraies, à la face blanchâtre, hurlant à la mort, et sans grande pitié au cœur ; miroirs, déjà de la mort triomphante et du mal.

...Quant à la forme, j'ai repris, en dehors du dialogue d'échanges, ces psaumes que j'affectionnais déjà au temps d' « Occitania » et de « Terra d'Oc », ceux de David, de Job, d'Isaïe ou d'Ézéchiel et qui s'accordent si bien au génie de la langue.

En vérité, tout psaume est fait pour être psalmodié. Je ne suis pas, hélas, musicien. J'ai écrit les versets. Peut-être qu'un jour ces « Psaumes de Médée » donneront à quelque jeune musicien l'idée de chercher, je veux dire de « trouver », la monodie qui, avec eux, s'accordera.

Ce serait l'accomplissement d'un effort, tenté en vain par tant et tant, pour rejoindre les enchantements de cette tragédie grecque qui fascinait Nietzsche, et que Wagner entendit autrement ; ceux qui, dans les soirées vibrantes de la canicule, envoûtaient le peuple grec il y a deux ou trois mille ans.

Max Rouquette

Préface à **Médée**, Editions Espaces 34

Max Rouquette

Max Rouquette, né en 1908 à Argelliers dans l'Hérault, est considéré comme le plus grand écrivain d'expression occitane vivant. Co-fondateur du **Nouveau-Languedoc** à Montpellier en 1928, où il rencontre Jean Lesaffre et Roger Barthe, il devient rédacteur en chef d' **Occitania**, revue occitane créée par Charles Camproux. Fondateur en 1945, avec Ismaël Girard et Camille Soula de **L'Institut d'Etudes Occitanes**, il lance en 1965, avec Jean Camp **le P.E.N.-Club* de Langue d'Oc**. Max Rouquette a publié une œuvre importante, tant en prose qu'en poésie, qui a renouvelé la littérature d'oc, en l'éloignant du folklore et du pittoresque pour retrouver un chant profond et universel.

« Max Rouquette n'est pas seulement l'un des derniers troubadours, il est aussi un très grand écrivain de langue française. Il a, le plus souvent, traduit lui-même ses textes dans un français étincelant et précis, inventif, d'une beauté éblouissante. Son style est limpide. Il sait, en mots, traduire le grain des choses, la spiritualité des êtres, fussent-ils les plus frustes apparemment.

Les thèmes de Rouquette sont très larges, son inspiration est à la fois cosmique et quotidienne. Il aime les humbles et le ciel étoilé, il aime le petit peuple et les grands savants, il aime l'intelligence et la naïveté, il aime les cailloux et les animaux.

Nouvelles (**Verd Paradís - Vert Paradis**), pièces de théâtre tragiques (une **Medelha-Médée** sublissime) ou cocasses (**Le Glossaire**, joué au Studio de la Comédie-Française), poèmes (**D'aiçi mil ans de lutz**), albums – **Le Bout du monde** avec Bernard Plossu -, dessins – le trait est fin, aérien, juste -, prose (**Graves pensées sur la lagune**), Max Rouquette excelle en des formes très différentes.

Ce qui lie cette exceptionnelle constellation d'encre et de poudre scintillante, c'est l'inventivité d'une langue fruitée, belle, puisant aux sources classiques pour imposer son propre tempérament lyrique. Max Rouquette, c'est un continent toujours à découvrir, un homme bon, enjoué, amical, sensible, traversé d'humeurs sombres parfois parce que tout le marque, le blesse, et qui, loin du tapage, a construit une œuvre littéraire immense qui flambe haut et clair, mystérieuse, rassurante. Eternelle. »

Armelle Héliot, Le Figaro, 15 février 2002

* Poets Essayists Novelists Club : regroupement international d'écrivains qui a pour but de défendre l'activité littéraire et la liberté d'expression.

Jean-Louis Martinelli

Le 1^{er} janvier 2002 , il prend la direction du Théâtre des Amandiers à Nanterre.

Catégorie 3 :1 de Lars Norén (2002) ; **Platonov** d'Anton Tchekhov (2002) ; **Jenufa** de Leos Janacek (2002).

Le 2 décembre 1993, il est nommé directeur du Théâtre National de Strasbourg.

Personkrets de Lars Norén (2001) ; **Phèdre** de Yannis Ritsos (2000) ; **Le Deuil sied à Electre** d'Eugene O'Neill (1999) ; **Œdipe le Tyran** de Sophocle, version de Friedrich Hölderlin ; **Emmanuel Kant Comédie** de Thomas Bernhard (1997) ; **Thomas Bernhard Comédies** d'après Thomas Bernhard (1997) ; **Germania 3** de Heiner Müller (1997) ; **Andromaque** de Jean Racine (1997) ; **L'Année des treize lunes** de Rainer Werner Fassbinder (1995) ; **Voyage à l'intérieur de la tristesse** de Rainer Werner Fassbinder (1995) ; **Roberto Zucco** de Bernard-Marie Koltès (1995).

En juillet 1987, il est nommé directeur du Théâtre de Lyon.

Sphère de la mémoire de Jacques Roubaud (1993) ; **Les Marchands de Gloire** de Marcel Pagnol (1993) ; **Le jugement dernier** de Bernard-Henri Lévy (1992) ; **Impressions-Pasolini** d'après Pier Paolo Pasolini (*Variations Calderón*) (1992) ; **L'Eglise** de Louis-Ferdinand Céline (1992) ; **La Musica deuxième** de Marguerite Duras (1991) ; **Une sale Histoire** de Jean Eustache (**L'Oiseau des vacances**) (1991) ; **Conversation chez les Stein sur Monsieur de Goethe absent** de Peter Hacks (1990) ; **La Maman et la putain** de Jean Eustache (1990) ; **Francis** de Gérard Guillaumat (1990) ; **Le Prince travesti** de Marivaux (1989) ; **Quartett** de Heiner Müller (1988) ; **Je t'embrasse pour la Vie** d'après **Lettres à des soldats morts** (1987).

En 1977, il fonde sa compagnie, le Théâtre du Réfectoire à Lyon.

L'Esprit des bois d'Anton Tchekhov (1986) ; **Corps perdus** d'Enzo Cormann (1985) ; **Conversations chez les Stein sur Monsieur de Goethe absent** de Peter Hacks (1984) ; **L'Opéra de quat'sous** de Bertolt Brecht et Kurt Weil (1983) ; **P. P. Pasolini** d'après l'œuvre de Pier Paolo Pasolini (1982) ; **Barbares amours** d'après *Electre* de Sophocle et des textes de Pier Paolo Pasolini (1981) ; **Le Cuisinier de Warburton** d'Annie Zadek (1980) ; **Lorenzaccio** d'Alfred de Musset (1979) ; **Lenz** d'après Georg Büchner (1978) ; **La Nuit italienne** d'Ödön von Horvath (1977).

Ray Lema

Est-ce parce qu'il est né dans un train au Zaïre (le Congo belge d'alors) que Ray Lema est marqué par cette inclination au voyage, à l'aventure, et par ce sens de l'universel ? Il est initié à la musique par les pères du petit séminaire de Kinshasa où il entre à onze ans, voulant devenir prêtre. Ses tendres années musicales commencèrent donc par embrasser Bach, Mozart et Beethoven. Puis le temps vient où Ray Lema s'adonne aux musiques urbaines qui « ambientent » les cabarets de Kin, dans lesquels il aligne avec la même verve les rumbas et les reprises de Jimi Hendrix ou des Beatles. Passionné de sciences, il abandonne néanmoins ses études universitaires de chimie pour l'alchimie sonore.

En 1972 - il n'a alors que vingt-six ans - il se transforme en musicologue de terrain et explore le patrimoine musical de plusieurs ethnies parmi les 250 que compte son pays natal. Deux ans plus tard, il devient Directeur musical du Ballet National du Zaïre. En 1979, invité par la Fondation Rockefeller à y présenter sa musique et sa culture, il séjourne un temps aux Etats-Unis. Il s'installe en France au début des années 80 et poursuit ses rencontres musicales. Multi-instrumentiste (claviers, voix, percussions, guitare) et rythmicien hors pair, compositeur, arrangeur et producteur, il est aussi à l'aise dans l'utilisation des nouvelles technologies - dont il fut l'un des précurseurs - que dans le retour à une simplicité acoustique des plus subtiles. Ses expériences diversifiées et son érudition font de Ray Lema un pont idéal entre des cultures qui souvent se connaissent mal, et parfois même s'ignorent.

Cet artiste en exil - chassé par la dictature du Maréchal Mobutu - n'a qu'un seul pays, celui de la musique, comme en témoignent ces différentes rencontres avec : **Steward Copeland** (batteur de Police), **Jacques Higelin**, **Charlélie Couture**, **Tom Novembre** et **Alain Bashung** (tous quatre invités dans son disque **Bwana Zoulou Gang**, 1988), l'ensemble vocal bulgare **Pirin** (album **Ray Lema et les voix bulgares**, 1992), l'artiste camerounaise **Were Were Liking** et la troupe abidjanaise **Ki Yi M'Bock** (CD **Un Touareg s'est marié à une Pygmée**, 1993), le pianiste de jazz **Joachim Khün**, l'orchestre philharmonique de **Sundsvall** (Suède) pour lequel le compositeur zaïrois a écrit une pièce, **Le Rêve de la Gazelle**, créée avec l'orchestre symphonique de Rio de Janeiro en janvier 2001, le groupe **Tyour Gnaoua** d'Essaouira, descendants d'anciens esclaves issus de l'Ancien Soudan (album **Safi, 2000**, présenté notamment au Brésil dans le cadre du festival «Rock in Rio», en janvier 2001).

Ecouter Ray Lema, c'est prêter l'oreille à une Afrique débarrassée des oripeaux de l'exotisme et des clichés que l'ordre mondial colle à la peau de ce continent, une Afrique digne et debout. C'est boire à une modernité riche de mémoire et à une universalité de la musique quand elle nous donne à « tout partout partager ».

Libération – 22 octobre 2003

Théâtre. A Nanterre, la tragédie antique adaptée par le poète occitan et jouée par des acteurs burkinabés.

«Médée», la mère noire selon Rouquette

Médée
de Max Rouquette, m. s. Jean-Louis Martinelli, théâtre de Nanterre-Anaudiers (tél. : 01 46 14 70 00), mar.-sam., 20h 30, dim., 15h 30, jusqu'au 16 novembre, puis en tournée.

Et si les femmes ne sont pas destinées au bien, pour le mal ce sont des expertes», fait dire Euripide à sa Médée. Cette sauvagerie qui n'en finira jamais de poser à tous les Jason de la terre la vraie question de savoir à quel point la vie serait plus heureuse s'il existait une autre façon de naître, par exemple sans la femme. En cet automne, on se sera vu proposer la Médée de Sénèque, montée par Graziella Deleerm et le compositeur Sergio Ortega, plus une Médée-Kali courageusement interprétée par

Myriam Boyer (sur un flot de mots emphatiques de Laurent Gaudé). Et voici l'adaptation du drame par le merveilleux poète occitan Max Rouquette, 95 ans, qui s'est imaginé, pour le cœur, un groupe de vieilles (amères, forcément un peu) devisant, vêtues de noir, avec des écharpes qui allongeraient leurs gesticulations, ainsi que des ailes de corbeau ou de chouette.

Néant. Pour ces bavardes, il écrit en intermède des psaumes, beaux comme un cristal qui saurait diffracter les mystères des chemins, la peur de l'étranger, les douleurs d'une mère, son angoisse aussi, la résignation des humbles, la fragilité de l'enfant et, encore, comment rôde un mauvais

pressentiment, ou bien la différence entre le mal et la malédiction, et enfin le néant: «*Il n'y a rien que rien, et le rien n'est rien, et le tout est rien, et le rien est tout.*»

Cela n'a l'air de rien, mais il n'est pas donné à tous de dire ainsi, avec si peu, le rien. Max Rouquette, qui écrit en occitan, est un auteur dont le lyrisme

metteur en scène, Jean-Louis Martinelli, de faire jouer par des Burkinabés cette tragédie venue d'une Antiquité où l'on tonnait à la recherche de la démocratie, en vivant chaque jour des histoires de vengeance, et aussi de polygamie: «*La vengeance comme condition du rétablissement de l'honneur est*

le sentiment premier qui relie Médée à une lecture africaine», dit Martinelli pour qui l'écriture pierreuse et songeuse de Rouquette coïncide avec les sonorités de la langue dioula. Dans la case à ciel ouvert, minérale et désolée (juste trois murets près desquels une voiture abandonnée prend la poussière), Médée a les traits de Félicité Wouassi, et son Jason, la prestance assurée d'Hamadou Sawadogo. Si ceux-là, ainsi que Créon, Salimonde, la vieille mère et les enfants jouent en français, le cœur des six chanteuses en boubous ponctuée en bambara, projetant haut et clair les psaumes mis en musique par

P-y Lema. ♦

MATHILDE LA BARDONNIE

La reine couleur de nuit

THEÂTRE. Des acteurs du Burkina Faso jouent la « Médée » de Max Rouquette dans une splendide simplicité.

ÉTRANGE DESTIN POUR MAX ROUQUETTE. Il est l'un des grands écrivains occitans, sinon le plus grand. Et sa *Médée* est jouée dans sa traduction en français par des acteurs du Burkina Faso. Comme il y a intégré des psaumes, ceux-ci sont chantés en bambara. C'est ainsi que la langue d'oc perd l'un de ses combats. Mais Rouquette y gagne un spectacle qui rend justice à sa force poétique. Car sa vision de Médée est l'une des plus évidentes qui soient. La sorcière s'efface et devient une femme d'aujourd'hui, tournée vers le ciel et les dieux et pourtant si terrienne, plongée dans la vie quotidienne. Elle est une mère solitaire, attachée à ses enfants, d'une terrible lucidité. Tuer ses deux garçons est une action horrible, mais un mal qui doit répondre au mal. Le poète lui donne tant d'amour sous l'orgueil et le défi, tandis qu'une très belle langue la porte à sa hauteur mythique (« *Comment mourir quand on est d'abord une sorte de mort, un vent maudit qui hante et hantera, sans fin la terre ?* »).

Jean-Louis Martinelli fait donc jouer cette tragédie par une troupe burkinabé. L'idée paraît curieuse. Mais le metteur

en scène, voyageant du côté de Bobo-Dioulasso, a eu l'intuition que deux mondes se rejoignent : il y avait au Burkina Faso un sens du sacré, un contexte politique, une âme collective et une place des femmes qui étaient proches de l'univers tragique revu par Rouquette. Martinelli, avec son scénographe Gilles Tachet, a choisi un espace sans limites dont l'esprit vient de là-bas. Au centre, Médée habite quelques murs, près desquels dort une automobile couverte de sable. Au loin se dessine et s'estompe une forêt peu fournie, devant laquelle une passerelle permet aux acteurs de vivre dans un deuxième plan, au loin, en haut.

Tout s'organise de façon très simple. Vive, quelquefois, la simplicité ! Médée ne quitte pas le centre de la scène. Les autres personnages arrivent de la salle, par les escaliers qui encadrent le public. C'est le chœur des femmes, qui chante dans un admirable mélange de spontanéité et de rituel les mots mis en musique par Ray Lema. Et ce sont Créon (Moussa Sanou), politicien roublard en costume cravate, et Jason (Hamadou Sawadogo), le bluffeur au

chic occidental plus bousculé. L'interprète de Médée à la robe bleu nuit, fille du Soleil emportée par la nuit, est Félicité Wouassi, Camerounaise de Paris qui a remplacé une actrice burkinabé tombée malade : elle est royale, toujours humaine, jamais pathétique.

Alors que tant de collaborations euro-africaines virent au syncrétisme officiel, au mélange forcé et pompeux des cultures, tout ici respire l'accord, la légende vraie, la poésie sans archaïsme ni artifice. Une femme trahie tue ses enfants, et nous ne sommes plus saisis de l'horreur antique mais d'une compassion de citoyen du monde.

GILLES COSTAZ

Médée, Nanterre-Amandiers.

Tél. : 01 46 14 70 00.

Jusqu'au 16 novembre. Puis à Marseille, Chalons-sur-Saône, Annecy, Privas, Montpellier et Toulouse. Texte aux éditions Espaces 54, Montpellier.



Max Rouquette, le poète de Médée

THÉÂTRE Reprenant la tragédie d'Euripide, le poète occitan lui donne des accents contemporains avec des comédiens burkinabés. Un spectacle à la force implacable

Etiqueté « poète occitan », Max Rouquette poursuit depuis plus d'un demi-siècle une œuvre puissante et belle, s'élargissant aussi bien au roman qu'au théâtre. C'est ainsi qu'il a revisité le mythe de Médée, demi-déesse magicienne qui, pour se venger d'avoir été abandonnée par Jason, mettra à mort ses enfants.

Publié d'abord en occitan, le texte est paru en français en 1992, traduit par ses soins (Ed. Espace 34). Reprenant la tragédie d'Euripide, Max Rouquette y traite moins du rapport de l'homme aux dieux qu'il ne dessine le portrait d'une femme en révolte contre son sort, trahie et blessée. L'écriture est à la fois ample et simple, rugueuse et charnelle, avec des tournures qui rappellent

le beau français d'autrefois. On y ressent la chaleur et le poids d'une terre qui a nourri Rouquette depuis son enfance : cet Hérault qu'il a vu naître au début du XX^e siècle ; c'était à Argelliers, un petit village au nord de Montpellier, en 1908.

Faut-il pour cela réduire la figure de cet écrivain traduit en anglais, en allemand, en hollandais en japonais, en polonais, en hongrois, en arabe... à celle d'un auteur régionaliste ? Évidemment non. L'interrogation, chez lui, est universelle. Sa caisse de résonance est l'univers. Témoin, la mise en scène de son Médée que présente actuellement Jean-Louis Martinelli avec des acteurs noirs...

Invité à travailler avec des stagiaires au Burkina Faso, le directeur du Théâtre des Amandiers

de Nanterre s'est dit frappé par « l'adéquation très forte entre l'archaïsme de la langue de Rouquette, un langage absolument métaphorique, et la sensibilité africaine ». Il a très vite décidé de travailler le texte avec une équipe d'artistes burkinabés : cinq acteurs et sept chanteuses qui forment le chœur chantant des Psaumes en bambara (musique de Ray Lema).

La douleur d'un monde d'injustice et de misère

Le résultat est à la hauteur des espérances : un spectacle violent et sauvage, à la force implacable. Placée sous le double signe des contes de l'Afrique et des mythes fondateurs de l'Occident, la tragédie résonne d'accents étonnamment contemporains en même temps

qu'elle ramène aux origines de nos interrogations.

Dans un décor simple évoquant quelque village d'une savane perdue, avec juste un bout de mur aux briques ocre, une voiture abandonnée, un semblant d'habitation, le cri et le geste de Médée (interprétée par Félicité Wouassi, comédienne franco-camerounaise, arrivée *in extremis* dans l'équipe) disent la douleur et l'horreur d'un monde d'injustice, d'arbitraire et de misère, quelle que soit la latitude, quel que soit le continent.

Didier MÉREUZE

Théâtre des Amandiers, à Nanterre. Rens. : 01.46.14.70.00. Jusqu'au 16 novembre. Puis en tournée jusqu'à mi-février : Chalon-sur-Saône, Annecy, Privas, Montpellier, Toulouse, Marseille...